

LA SAVATE, L'ART MARTIAL FRANÇAIS

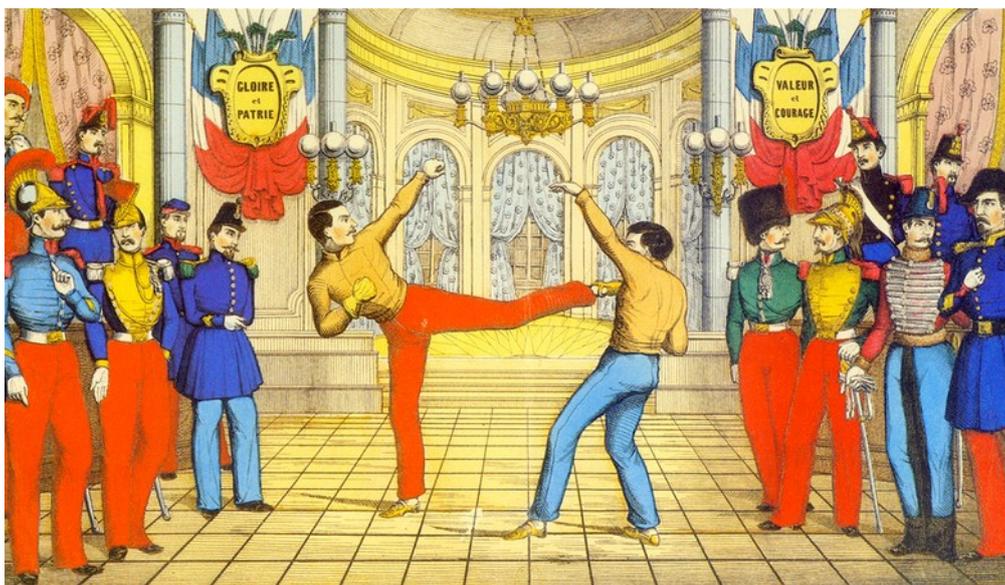


Illustration ornant un brevet de boxe et chausson du Second Empire

Les célébrations bruyantes et provocatrices des récents Jeux olympiques de Paris ont ignoré l'héritage sportif le plus caractéristique de la Ville Lumière : la savate-boxe française, en son temps qualifiée « d'adresse parisienne »¹. Peut-être boudée parce que trop franchouillarde ? Aurait-il fallu l'américaniser en « *Savate Boxing* » pour que cette discipline remarquable trouve sa place à côté des *breaking* et autres *skateboard* ? Et pourtant, à la différence de ces activités récréatives, la savate constitue une forme de culture physique et morale hautement éducative à l'instar du judo. Cela sans parler de son antériorité par rapport à celui-ci mais aussi à d'autres arts martiaux développés hier (taekwondo) ou avant-hier (karaté)². Hélas, le cinéma kung-fu et ses légendes ont constitué une formidable publicité pour les pugilismes exotiques rejetant dans l'ombre un sport de combat plus abouti... Comme nous le verrons dans cet article, l'épopée de la savate ne se résume pas à un tissu de contes et légendes brodant sur les exploits supposés de quelques « grands maîtres ». Bien au contraire, elle s'enracine dans l'histoire mouvementée du Paris post-révolutionnaire qui la vit émerger des bas-fonds pour s'épanouir sous le Second Empire et la Troisième République.

C'était l'époque du cancan

Théophile Gautier donna ses premières lettres de noblesse à la savate dans son texte *Le maître de Chausson*³. L'apparition de cette dernière appellation évoquant les parquets lustrés plutôt que les pavés gadouilleux marqua un changement de statut pour ce système de combat un peu voyou qui donnait la part belle aux coups de pieds. « *C'est l'escrime sans le fleuret* » écrivit ainsi l'auteur du *Capitaine Fracasse* lui-même adepte de ce sport viril. Ne raconte-t-on pas qu'il faisait sauter du pied le chapeau d'un goujat qui ne l'ôtait pas pour saluer ? Preuve qu'en plus de son génie littéraire, l'écrivain était doté d'une souplesse remarquable... C'était l'époque du cancan, et on levait la jambe autant pour danser que pour se battre. Quelques aristocrates intrépides avaient ouvert la voie en fréquentant les lieux les plus louches de la capitale, leurs bals et leurs filles faciles. Pour concurrencer les redoutables « gamins de Paris » dans leurs territoires, l'homme du monde ne pouvait plus compter sur la crainte inspirée par l'épée. Même s'il ne sortait jamais sans sa canne, il lui fallut bien apprendre à utiliser ses « armes naturelles » lorsque celle-ci se retrouvait au vestiaire

1 Celle-ci fut présentée en démonstration en 1924 à Paris lors des 9^e olympiades.

2 Les années 1920 pour le karaté nippon et les années 1950 pour son succédané coréen.

3 Ce texte figure dans *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, 1842.

où qu'il se voyait dans l'obligation de s'expliquer à la loyale. C'est ainsi que, suivant l'exemple de Lord Seymour⁴, ils commencèrent à s'initier aux astuces du combat auprès de quelques maîtres en la matière, tel Michel dit Pisseux qui enseignait ses coups à la Courtille et pouvait vous assommer autant avec ses mains nues qu'avec l'accessoire du gentilhomme manié de façon virtuose. Il est difficile d'appréhender la préhistoire de cet art de combat mystérieux qui se développa dans le climat de violence de la révolution française et, probablement, dans le milieu des maîtres bâtonnistes. Après l'interdiction des corporations en 1791⁵, certaines pratiques de ces derniers subsistèrent dans les foires et les barrières de Paris, en particulier celle dite du Combat (place du Colonel-Fabien) ainsi nommée car on y donnait des combats d'animaux. Enseignée tout d'abord dans des cours, des caves ou des arrière-salles de cafés, l'inquiétante savate s'était répandue au sein des armées et jusque dans les bagnes. C'est d'ailleurs durant sa première incarcération que le célèbre François Vidocq (1775-1857), futur chef de la « Sûreté », en découvrit les brutales subtilités, la toute première mention de la savate apparaissant dans ses *Mémoires*⁶ qui commencèrent à être publiés en 1928.



Le « coup de pied au chapeau » était une spécialité des danseuses du cancan.

L'Homme Canon

Dans le chef-d'œuvre de Marcel Carné *Les Enfants du paradis* (1945) on voit l'un des principaux protagonistes, Baptiste incarné par Jean-Louis Barrault, se débarrasser d'un voyou avec un coup de pied chassé. Baptiste était le nom de scène du mime Jean-Gaspard Debureau (1796-1846) qui n'est autre que le créateur du personnage universellement connu de Pierrot. On ignore souvent que ce maître de la pantomime fut également un expert de la savate comme le rappelle la très courte scène du film. En effet, cette lutte à coups de pieds ne fut pas seulement l'arme secrète des titis parisiens mais aussi, au même titre que le mimodrame, une expression des arts populaires de la rue. C'est ainsi que l'on pouvait voir sur les estrades ou les chapiteaux se produire des savateurs au côté de lutteurs et autres hercules de foire. Debureau, pour lequel il s'agissait d'un aspect de son métier, s'exhibait ainsi dans le théâtre des Funambules, ses talents de démonstrateur incluant en outre le bâton, le fléau ou encore le « chat à neuf queues », un fouet utilisé pour les supplices. Cette tradition saltimbanque⁷ se poursuivit jusqu'à la Commune de Paris, l'un de ses derniers représentants ayant

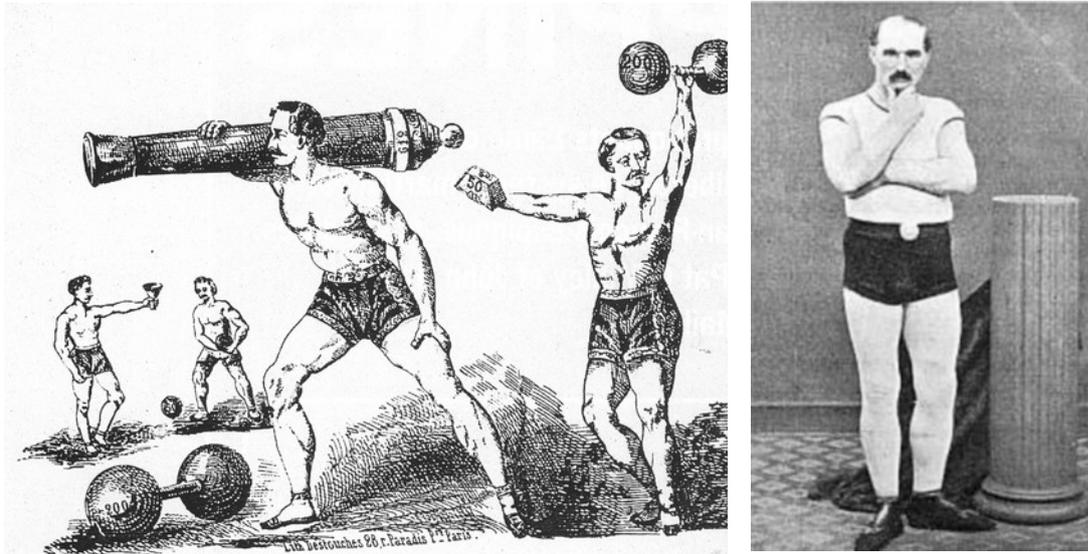
4 Lord Henry de Seymour (1805-1859) fut le premier président du très élitiste Jockey club fondé en 1834.

5 La loi bourgeoise dite Le Chapelier qui privait les ouvriers de toute possibilité d'organisation collective.

6 *Mémoires de Vidocq, chef de la police de Sûreté jusqu'en 1827* (4 volumes 1828-1829). Quatre fois arrêté, deux fois évadé, il fit par la suite une étonnante carrière au sein d'un service de police spécialisé dans l'infiltration du Milieu.

7 Jean-François Loudcher, *Histoire de la savate, du chausson et de la boxe-française (1797-1978), D'une pratique populaire à un sport de compétition*, L'Harmattan, 2000. Je dois à cet excellent auteur de nombreux éléments qui apparaissent dans cet article. Je suis également reconnaissant envers Sylvain Salvini pour sa série passionnante d'articles consacrés à l'épopée des arts martiaux et sports de combat parus entre 1981 et 1991 dans près d'une centaine de numéros de la revue *Karaté*.

été Louis Vigneron (1827-1871), un des meilleurs experts, avec Rambaud dit La Résistance, dans l'art de la savate sous le Second Empire. Taillé en colosse, Vigneron effectuait un tour de force ahurissant consistant à charger un canon de trois cents kilos (porté par quatre hommes) sur son épaule et à faire feu. Il en mourut à Boulogne-sur-Mer le 22 août 1871, la tête fracassée par la culasse ! Il faut noter ici que près d'un siècle plus tard, les karatékas, dont les gesticulations et les cris faisaient sourire le public européen, durent, pour impressionner, recourir aux ficelles de la tradition saltimbanque en brisant à mains nues planches, briques et tuiles empilées, un spectacle qui, on en conviendra, restait loin des exploits de Vigneron, « l'Homme Canon »⁸.



Louis Vigneron et ses exploits

La diffusion de la savate

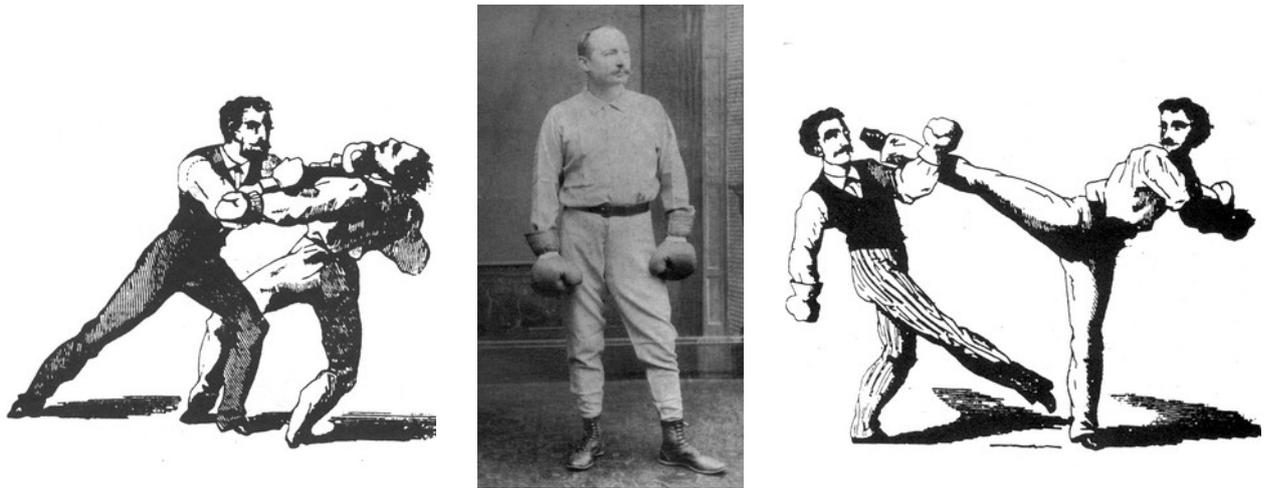
Charles Lecour (1808-1894), un élève de Michel dit Pisseux que Théophile Gautier considérait comme le père de la « boxe française », fut le premier à perfectionner la savate en tenant compte des qualités dont faisaient preuve les pugilistes anglais. Préoccupé d'efficacité, il s'était ainsi mis à l'école de l'un d'entre eux, Jack Adams⁹. Alexandre Dumas qui le tenait pour un génie écrivit à son sujet qu'il « rêva cette grande entreprise, cette splendide utopie, ce suprême perfectionnement de fondre ensemble la boxe et la savate »¹⁰. Maître au jeu sobre et au style combatif, Lecour s'attacha toutefois à répondre aux attentes d'un public distingué qui recherchait non seulement une méthode d'autodéfense mais aussi une forme de culture physique complète. À la savate spectaculaire représentée par Vigneron et la boxe gymnastique prônée par Lecour, s'ajoutait un troisième courant incarné par le professeur Leboucher, une « boxe de rue » qui puisait ses racines dans les expressions les plus anciennes de cet art. Jules Vallès, qui était passé chez les savateurs au cours de sa jeunesse tumultueuse et qui aimait la bagarre, écrivit à son sujet dans le journal *L'Époque* : « Il n'y va pas de main-morte, soit qu'il frappe, soit qu'il enseigne »¹¹. Ce qui ne l'empêcha pas de faire également carrière dans les beaux quartiers, d'organiser des assauts publics _ aujourd'hui on parlerait de démonstrations d'arts martiaux _ et de publier le tout premier livre sur l'art de combat français, *Théorie de boxe française* publié à Bruxelles en 1844. Il y eut alors d'autres maîtres qui enseignaient leurs propres versions de l'art de combat français non seulement dans l'Hexagone mais aussi en Belgique, en Italie du Nord et même aux États-Unis comme le rapporta Sylvain Salvini, historien de la boxe française. Toutefois, c'est le maître Joseph Charlemont puis son fils Charles qui allaient marquer le plus profondément l'épopée de la savate.

8 Sa sépulture, qui se trouve au cimetière du Père-Lachaise, est ornée d'un canon.

9 Celui-ci était venu à Paris en 1838 pour affronter son compatriote Owen Swift qui s'était exilé en France pour échapper à la justice suite au décès de l'un de ses adversaires sur le ring. Le combat fut organisé par Lord Seymour.

10 Alexandre Dumas, *Filles, lorettes et courtisanes*, Paris 1843.

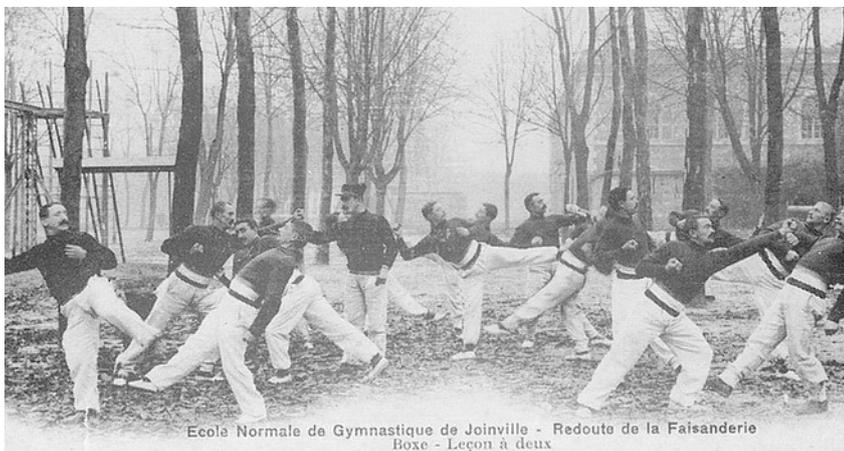
11 Jean-François Loudcher, opus cité, page 66.



Joseph Charlemont encadré de deux illustrations tirées de son traité publié en 1878.

Un maître d'exception

Joseph Charlemont naquit en 1839 au sein d'une famille pauvre originaire du Nord installée à Paris. Encore adolescent, il s'engagea dans l'armée pour sept ans et commença son service en Algérie. Timide, d'aspect malingre du fait de carences alimentaires, il se retrouva en butte à des brimades et se fit rosser plusieurs fois. Méprisé par ses camarades, il décida alors de réagir et écrasa le nez d'un provocateur qu'il provoqua aussitôt en duel. Ignorant tout de l'escrime, il prit sa première leçon la veille de la rencontre... ce qui lui suffit pour embrocher son adversaire ! C'est au contact de soldats du bataillon d'Afrique, tous anciens repris de justice, qu'il s'initia à la savate dans des assauts auxquels, signalons-le, participaient également des Maghrébins. Dans le même temps, il rattrapa son retard scolaire et pratiqua la culture physique. À vingt-et-un ans, il retourna à Paris où il se rengagea dans le 19^e bataillon de chasseurs à pied. Immédiatement, il s'inscrivit aux cours prodigués dans la salle d'armes de la caserne où ses prédispositions et son sens du combat étonnèrent le maître des lieux qui l'encouragea à se spécialiser dans l'art de la savate. En 1861, il obtint son brevet de « prévôt¹² de chausson et boxe » et devint l'élève de Louis Vigneron dont il défendit les couleurs avec brio pendant plusieurs années. Reconnu maître, il occupa la charge d'instructeur militaire de boxe, chausson et canne, participants aux assauts publics dès qu'il en avait l'occasion. Se présentant comme « premier champion de France », titre qu'il avait ravi à son maître Vigneron en 1867, il offrait 100 francs à tout amateur qui parviendrait à le battre. Il faut préciser ici qu'à la différence de son maître Charlemont n'était pas taillé en colosse, mesurant 1,70 m pour un poids oscillant autour de 70 kilos. Extrêmement vif, il pouvait, comme le rapporte Salvini, frapper du pied à plus de deux mètres de hauteur sans quitter le sol... Une autre performance citée par ce dernier consistait à effleurer une vitre d'un puissant coup de pied sans la briser !



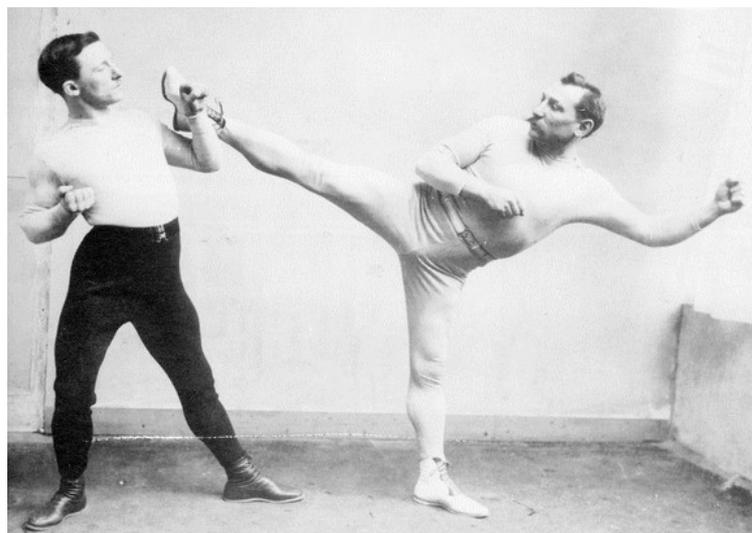
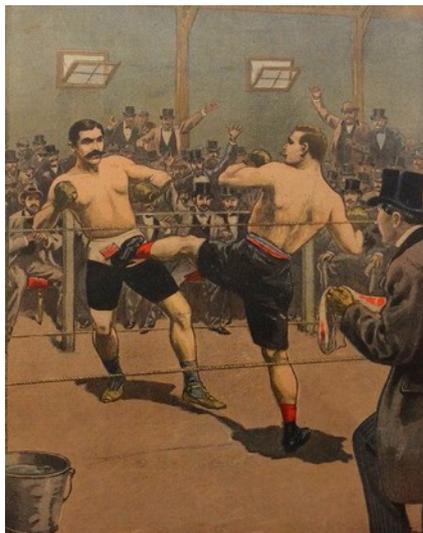
Ecole Normale de Gymnastique de Joinville - Redoute de la Faisanderie
Boxe - Leçon à deux

Boxe militaire,
bataillon de Joinville

12 Ce grade précède celui de maître.

Communard et clandestin

Le 1^{er} mars 1871, l'armée prussienne victorieuse défila sur les Champs-Élysées désertés par la population parisienne qui refusait la défaite. Charlemont, qui avait rejoint la Garde nationale, partageait l'indignation générale. Lorsque le gouvernement d'Adolphe Thiers ordonna le désarmement des civils enrôlés dans la garde et la confiscation des canons de Montmartre et Belleville, l'insurrection éclata. Le 18 mars, les régiments envoyés dans la capitale durent reculer devant l'opposition populaire et Thiers et sa clique s'enfuirent pour se réfugier à Versailles. C'est de la dernière résidence des rois de France que ces bourgeois républicains allaient diriger une guerre de classes impitoyable. Nommé commandant du 119^e bataillon de la Garde nationale, Charlemont se distingua par ses faits d'armes face aux Versaillais. Las, après avoir conquis les dernières poches de résistance, ces derniers exercèrent une répression féroce pendant la semaine sanglante (du 21 au 28 mai), véritable massacre du peuple parisien auquel notre héros réchappa de justesse. Exilé en Belgique, il y gagnait sa vie comme lutteur de foire lorsqu'il apprit le 23 août la mort tragique de Vignerons. Deux jours plus tard, il revint à Paris pour assister aux obsèques de son maître au cimetière du Père-Lachaise. Malgré une condamnation par contumace qui lui promettait la déportation et le bagne, il prit le risque de rester dans la capitale où il était activement recherché. Ce n'est qu'un an après son retour qu'il finit par être repéré alors qu'il cherchait du travail dans le quartier du Sentier. Appréhendé par plusieurs policiers, Charlemont parvint à en mettre deux hors de combat, échappant de justesse aux autres par l'un des nombreux passages que compte ce quartier. De retour en Belgique, il y resta pendant sept ans. En dépit de son absence prolongée, son nom s'imposa comme la principale référence de la boxe française dans l'Hexagone, cela grâce au renfort que lui apporta bientôt son fils Charles.



Le combat Charlemont-Driscoll en 1899 et, à droite, Charlemont face à l'un de ses prévôts.

Du modèle académique à la BF moderne

L'importance de la boxe française à la fin du XIX^e siècle se mesure à sa diffusion au sein de l'armée et dans le milieu scolaire. Après la défaite française face à la Prusse, l'école normale militaire de gymnastique de Joinville, créée en 1852, se réorganisa et adopta la boxe française, le bâton et la canne en les codifiant pour des pratiques collectives comme le montre par exemple le premier manuel à les intégrer qui fut édité par le Ministère de la Marine en 1877. C'est le début de la leçon de boxe sur les quatre faces, sorte de « kata » avant l'heure qui inspira probablement le développement moderne du karaté nippon comme le suggère, arguments à l'appui, Jean-François Loudcher¹³. Les scolaires attendront encore jusqu'en 1891 pour que la boxe, les coups de pied de la

13 Cf. Jean-François Loudcher et Christian Faurillon, *The influence of French Gymnastics and Military French Boxing on the Creation of Modern Karate (1867-1914)*, Martial Arts Studies 11, 2021.

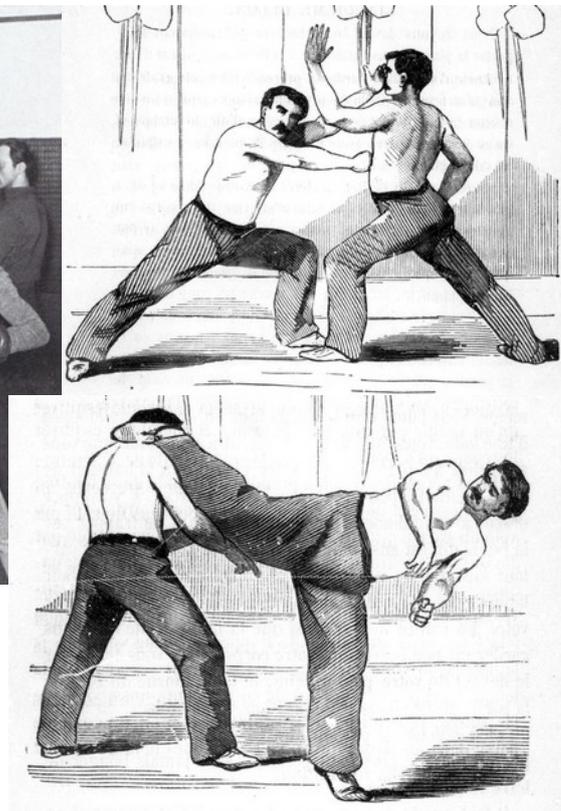
savate et la canne soient intégrés au programme. Dans le civil, le style développé par Charles Charlemont, prônait un exercice hygiénique sans pour autant renoncer à la dimension combative, comme l'atteste le « match du siècle » que ce dernier livra en 1899 à Paris contre un champion de boxe anglaise de la marine britannique, Jerry Driscoll, mis hors de combat par un coup de pied porté à l'estomac. Toutefois, en privilégiant le beau geste, le style Charlemont restait enfermé dans une conception de l'assaut à la touche, à la différence de la boxe d'outre-Manche et de ses combats au finish. Un autre courant, développé à partir de Charles Lecour avec des continuateurs tels que les frères Leclerc puis les frères Quillier, allait intégrer les dures leçons du ring en développant une forme de confrontation plus agressive. Toutefois, les ravages de la Première Guerre mondiale, qui vit périr nombre d'instructeurs, la prédominance de la boxe académique de C. Charlemont et la concurrence de la boxe anglaise et de l'exotique jiu-jitsu entraînent un déclin de l'art martial français. Après la Seconde Guerre mondiale, alors qu'elle ne comptait plus que quelques centaines d'adeptes, la boxe française apparaissait pourtant comme une technique de combat plus aboutie que le karaté _ le maître Mochizuki en fit les frais face à Jacques Cayron en 1957¹⁴ _ ou même le kick boxing, encore en développement, comme le prouva les promenades de santé que le champion d'Europe Christian Guillaume effectua en 1969 à Tokyo face à des combattants professionnels. Ce n'est que vers la fin de la décennie suivante que les différents courants de la savate-boxe française se réunirent au sein d'une fédération unique, la FFBFS, Fédération Française de Boxe Française Savate, qui en 2000 devint la FFSBF, le terme savate prenant le pas sur la dénomination de boxe française.¹⁵ Depuis, la savate sportive n'a cessé de se développer jusqu'à compter aujourd'hui près de 60 000 licenciés. Si elle a gagné en efficacité pour s'imposer comme l'un des meilleurs systèmes de boxe pieds-poings dans le monde, il faut souhaiter qu'elle sache conserver sa spécificité ainsi que son charme bien français.

José Carmona



Le maître Charlemont, pionnier de la pratique féminine, dans sa salle (années 1920).

Ci-contre, deux illustrations du traité de Cadet de Moissac, *Gymnique française ou méthode pour servir à l'éducation physique* (1864).



www.shenjiying.com

¹⁴ Il semblerait que le jeune expert nippon fut en outre dominé au bâton face au maître de savate Roger Lafond.

¹⁵ Le nom complet est Fédération Française de Savate Boxe Française et Disciplines Associées.